

Au Carré Thorigny

EMMA SANTOS

« Si tu t'arrêtes d'écrire, tu sais que tu es seule »

Depuis trois jours au Nouveau Carré Thorigny un « spectacle » inhabituel, mis en scène par Claude Régy. Spectacle est d'ailleurs un mot qui convient bien mal. Pendant 90 minutes une femme — Emma Santos — dit ses propres textes. Elle murmure ou crie des mots, les siens, qui viennent de ses livres, de son corps, de sa vie. Depuis 10 ans, elle est, comme on dit, suivie en psychiatrie quand on hésite à dire elle : hôpital, sortie, hôpital à nouveau, tentative de suicide, hôpital, dehors, dedans. Et puis des livres. 5 déjà parus, un qui va être prochainement publié. Tous écrits dans les hôpitaux. C'est un montage de ces livres qui constitue le texte dit par Emma. Sur la folie, l'amour, la mort, la vie. Banal et extraordinaire.

Il est rare, quand on va au théâtre, de devoir plonger dans des souterrains. C'est pourtant là qu'il faut rejoindre Emma Santos. Dans une grande pièce des caves de l'ancien Théâtre de la musique, d'un côté des arcades qui ouvrent sur des couloirs; de l'autre, en contrebas, un trou carré, comme une seconde cave. C'est là que monte la voix d'Emma Santos. « Le matin revient toujours, tu as beau prendre des Largactil, de l'Equanil du Nubarène, ça revient

encore... » Et Emma monte dans la lumière des projecteurs. Elle est grande dans sa longue robe blanche, elle parle. Pendant une heure et demie, elle ne s'arrêtera pas; elle murmure ou elle crie, elle est debout, les bras légèrement écartés, avec un balancement léger du corps, d'avant en arrière. Une ou deux fois elle marche, disparaît aux regards des spectateurs, revient. Elle parle. Elle dit l'hôpital psychiatrique, l'enfant qu'elle n'a pas eu,

l'homme aimé qui l'a quittée.

Pendant une heure et demie, je l'ai regardée, elle qui semble ne regarder personne. Je l'ai écoutée sans bouger. J'avais aimé ses livres. J'ai aimé cette femme qui, là devant moi, les faisait exister autrement. Quelques minutes avant, je l'avais, comme on dit, interviewée. Mais une interview est dérisoire dans son jeu des questions-réponses, il faudrait passer des heures, des jours avec elle. Dehors dans la rue, dans la nuit, Emma porte des lunettes noires. Dedans elle les enlève pour regarder celle qui lui pose des questions; elle répond lentement; ne cherche pas ses mots mais ménage des silences dans ses réponses.

« J'ai eu envie de dire mes textes quand j'ai entendu les autres les dire » Au départ en effet, Claude Régy avait demandé à des comédiennes professionnelles de dire les textes d'Emma Santos. Mais, dit-elle, « pour moi, c'était intolérable; je ne sais pas si les comédiennes les disaient bien ou mal, mais je ne supportais pas d'entendre mes textes dits par quelqu'un d'autre; c'était très douloureux pour moi, même sur le plan physique, c'était comme un viol. Ce sont mes textes, je ne supportais pas qu'on me prenne la seule chose que j'ai sur cette terre, l'écriture... L'écriture. Ce qui a permis à Emma, depuis 10 ans (elle a maintenant 27 ans) de survivre, comme elle dit, à toutes « les vacheries » qu'elle a eu dans sa vie. Avec l'impossibilité de vivre dans l'hôpital, avec aussi l'impossibilité de vivre dehors. « Je ne supporte pas le réel, il m'est intolérable, les seuls lieux où je me réfugie ce sont mes comas après des tentatives de suicide ou l'écriture. Ce sont aussi les deux seules formes d'ex-

pression qui me restent. Le suicide a été souvent une façon de faire comprendre aux médecins que je n'étais pas d'accord avec tout le système de l'hôpital; et l'écriture c'est pour me débarrasser d'une souffrance intolérable ». Sans qu'Emma parvienne à s'en débarrasser vraiment. Après son dernier livre, J'ai tué Emma S., les séjours dans les hôpitaux ont continué. Pourtant elle écrivait alors : « J'ai tué Emma S. pour rechercher une femme nouvelle, une femme pas encore née, prendre mon nom de renaissance. J'ai pris la décision de déchirer mes ordonnances et d'apprendre à vivre ». En fait, dit-elle, « ça n'a pas été la liberté de tout ».

Le « théâtre » devient pour Emma une autre forme d'expression. « Je vais me retrouver tous les soirs devant le public, je ne sais pas du tout ce qui va se passer. J'ai fait cela finalement avec beaucoup d'insouciance ». Et il a fallu qu'Emma retranscrive un chemin déjà parcouru, revivie des étapes qu'elle avait au prix d'efforts et de souffrances, dépassées. « Il aurait été criminel, dit Claude Régy, de la forcer si elle n'avait pas eu le désir de dire elle-même ses textes; mais il aurait été criminel aussi de l'en empêcher dans la mesure où elle en avait envie. Je ne me place pas du tout en



(Photo D.)

thérapeute; le spectacle n'est pas un regard sur la maladie mais sur celui de la société et de notre vie dans cette société ».

Il est vrai qu'en regardant et en écoutant Emma Santos, la frontière maladie/santé/folie/raison n'existe pas. Et en semblant ne parler que d'elle, elle parle des autres. « Mon expérience n'est pas unique. La maladie, la séparation avec un homme, l'envie d'un enfant, ça

aurait pu arriver à n'importe quelle femme. Dans les hôpitaux, j'ai rencontré beaucoup de filles dans mon cas. La seule différence c'est qu'elles n'écrivaient pas. »

Martine STORT
Nouveau Carré Thorigny
rue Panin, 216
Paris 13^e
Prix des places 16F. Collectivités 12F. Location 277 88 40.

Écrit de dedans

Si tu t'arrêtes d'écrire, tu sais que tu es seule. Pour le moment tu planes. Surtout il faut écrire vite sans s'entendre, il faut se saouler de mots. Si tu l'écoutes, tu trouves tout idiot. Il ne faut pas, il faut parler pour parler. Ne parle jamais pour dire quelque chose. Évite la sincérité, fuis-la même, personne ne t'écouterait. Les mots, les vrais mots sont muets. Ecris avec du vent, écris, écris vite. Des frissons, des aperçus n'importe comment. Ecris n'importe quoi, sans regarder, sans t'en rendre compte. Ecris de dedans. Ecris les yeux fermés. Tu es aussi folle que tes mots. Tu t'excites, pousse des hurlements, Griffes le papier. Ou bien tu entres dans notre système ou tu te tueras en essayant d'écrire. Pas d'autre possibilité. Ne laisse pas les autres lire tes mots; ils ne voient que des mots. L'important ce sont les blancs, les espaces vides entre les mots et les lignes, la transpiration et le sourire.

Claude Régy

Claude Régy : a monté ces dernières années des pièces de Saunders, Painter, Marguerite Duras, Peter Hanke, Nathalie Sarraute. « J'ai toujours pensé, déclare-t-il, que le théâtre passe quelque part par la folie, j'ai deux obsessions dans mon tra-

vail : la mort et la folie; en fait la société dite normale comprend une telle dose de psychotiques, elle montre, elle qui se déclare normale, de tels signes évidents de maladie que les gens ne peuvent plus ne pas se poser le problème... »

Le matin revient toujours

Le matin revient. Le matin revient toujours. Tu as beau prendre du Largactil de l'Equanil du Nubarène, ça revient encore. Tu essaies le Melleril du Nembutal des sédatifs, ça revient encore. Hypnotiques, antispasmodiques. Le matin revient. Le matin toujours.

Tu as beau mettre un écran entre la lumière et toi, tirer le rideau, fermer la fenêtre, te retourner dans tes draps, te rouler en boule sous tes couvertures, t'enfoncer au matelas, t'engouffrer dans ton sommeil, te perdre, t'engoncer dans un rêve. Tu t'englues comme une bête derrière tes yeux clos, tu fais ton trou minable, grattes le sommeil, refuses le réveil. Le matin est revenu. Il est dix heures midi ou peut-être deux heures, ça n'a pas d'importance, c'est le matin. Un matin. Il faut commencer une journée. Seule.

Je cherchais ce qu'ils voulaient que je dise

Dans ma cellule, ils m'avaient maintenu les yeux ouverts avec des étaux, des épingles, des élastiques. J'étais bien obligée de regarder une lampe. Moi, suppliante, attachée à une chaise. La lampe clignotait. Un soleil jaune. Un cercle orange. Rose. Blanc. Je transpirais. Un cercle jaune avec le centre bleu. Je suis. Un triangle bleu puis noir.

J'avais mal. Un rond violet entouré de jaune. Du vert maintenant. J'avais froid. Ils devaient jouir de ma souffrance. Ils prenaient des notes. Un ovale doré furieux. Les formes se déplaçaient sur le mur. Autour de moi, des milliers de formes colorées. Je criais. Des millions de points bleus gesticulaient, me harcelaient, se moquaient. Ils m'humiliaient

... Je murmurais en bavant. Je coulais, urinais. J'étais en eau. Rectangle. Ils voulaient tout savoir. Trou mordu. Noir. J'allais perdre mes yeux. Je me roulais dans mon caca. Spasme de mort. J'avais avoué. Les complexes avaient été extirpés au grand jour. Mes fantasmes sortis en tourbillons endiablés de ma pauvre tête devant les yeux froids

des Esculapes. Ils étaient fiers d'eux.

...Il y avait quelque chose qu'ils voulaient que je dise. Je cherchais ce qu'ils voulaient que je dise... Ce que je croyais qu'ils voulaient que je dise et ce n'était pas non plus ce que voulais dire moi. Ils auraient du me dire ce que j'avais à dire. Je me taisais.

Il m'avait dit baiser, j'avais compris aimer.

A l'âge de seize ans (...), j'ai suivi un homme dans la rue, un homme comme tant d'autres, anonyme; le premier, l'unique, l'Homme. Il m'avait dit, demain j'ai la clé de la chambre d'un ami, je te baisera, ça marche, tu viens... Baiser, embrasser, faire l'amour, j'avais compris aimer moi. Je ne savais pas que les femmes étaient terrain à défricher, herbe brousse à traverser, pissenlit fleurissant or puis duvet, envol quand l'homme respire sur son corps de

femme... Je préparais notre fête de demain. Je disais jouissance. Regarde l'orgasme des fleurs. Je souffle, j'aime. Ouais fille, tu t'offres la parole, tu vis de mots. Tu n'as que ça après tout, tes mots et tes illusions... Non et non, mets toi ça dans la tête. Il transpirera l'homme, hoquetera, bougera le derrière, se masturbera en toi, éjaculera. La femme, c'est n'importe quoi. Pas d'ours, pas de mots.

Je veux pas les lois de la vie

Voilà, voilà, je suis folle, encore complètement folle. Je ne supporte pas la vie. Enfermez-moi, reprenez-moi. Je ne veux pas être récupérée. Acceptez-moi comme folle... Je ne veux pas les lois de la vie. C'est ça dehors, l'argent d'un côté, la voiture de l'autre... Je ne peux pas. Mon chemin, c'est la folie. Ma vie c'est dedans la grande maison blanche. On ne peut pas recommencer. Au dernier moment on craque, on brise, on ne peut plus.

Bibliographie

L'illulogicienne. Flammarion, 1971.

La Malcastrée. Maspéro 73 (réédition aux Editions des femmes, 1976)

La punition d'Arle Stock, 1975.

J'ai tué Emma S. E des femmes, 1976.

A paraître aux Ed. di femmes : Itinéraire psychiatrique.